

Entrée en forêt

Résidence La belle étoile – Grahy – Vals le Chatel du 22 août au 10 septembre.

* C'est la fin d'après-midi. Je suis venue m'asseoir au-dessus de la prairie du « chant du coq » pour avoir un panorama sous les yeux.

Je sors de la forêt pour retrouver le paysage.

Nous sommes partis en promenade inaugurale, avec Franck, ce matin, depuis un large sentier, nous avons suivi rapidement de tout petits chemins à pic qui se perdent parfois pour se retrouver plus tard. Ils nous ont mené au ruisseau de la Trinité, longé un moment jusqu'à rencontrer les ruines d'un ancien moulin.

La forêt est belle, contrastée, d'un côté d'anciennes plantations de douglas ou d'épicéa manifestement laissées en paix depuis de longues décennies. De l'autre côté une forêt ancienne, mixte, aux arbres plutôt petits, car la roche est proche. Sapins, hêtres, chênes, noisetiers. Le regard fraye facilement, il saisit la douceur des camaïeux et le moelleux des lichens qui émergent d'épais tapis de feuilles sèches. Plus bas vers le ruisseau la roche saillie, en courbes et tranchants; les arbres, plus trapus, abreuvés, s'élèvent vers le ciel. Les dimensions changent, le couvert se fait cathédral. Les mousses s'agrippent aux arbres devenus hybrides, habillés, chevelus. Le ruisseau joue, galope, glisse et se tord. Parfois, comme une énigme, les roches, sous l'eau, sont d'un rouge épais. Nous ne voyons pas d'animaux. Nous avançons vite et bruyamment avec nos corps, balourds dans leurs appuis, et la chienne devant.

La forêt est une mine de présence, d'informations, de strates de vies et d'histoires. Par quel bout la prendre?

En arrivant, la veille, Franck m'a dit que j'allais plonger dans un océan d'une autre sorte. D'une haute teneur en ramifications, dont une grande part s'ouvre dans l'invisible.

En écrivant maintenant, après une journée ici, devant ce panorama qui m'extrait, je mesure, qu'effectivement en forêt, nous sommes dans une expérience proche d'une plongée sous-marine, troquant avec soulagement nos branchies oubliées contre nos poumons dilatés. Ici nous sommes engloutis, sans ciel, ni horizon pour percée. Partout entourés, sans repères, de prime abord.

De la matière, de la matière, de la matière. De la sève qui pulse, des troncs qui enveloppent, des feuilles au contact, et qui tapissent et qui peignent et qui frémissent, des ronces et des fougères pionnières, des lichens, des champignons, des fruits, des baies, des roches, du sol et tout ce qu'il y a dessous, dedans, entre et volatile. Nous sommes pris dans une grande fresque du vivant, où se côtoient histoires longues et immédiateté, immortalité et saisonnalité, aux collaborations et solidarités souterraines s'adosent rivalités d'altitude et de profondeur, guerre de lumière, et des embrassements qui étranglent.

Alors comment regarder ?

Où ?

À quelle échelle ?

Comment tenir compte des invisibles, des cachés derrière, dessus, dedans ?

Pour quelle perspective opter ?

La mienne, celle du ruisseau, du grand hêtre, du loir qui y dort, du mycélium qui, à ses racines, rhizome ?

* En forêt. C'est la fin de matinée. Je descends le ruisseau depuis la chapelle de la Trinité. Je pense garder ce territoire d'exploration esquissé par la première promenade avec Franck et Ourouk. À vue de carte cela dessine une forme plutôt rectangulaire, aux bords méandreaux dessinés par le ruisseau et les sentiers. Un bout de forêt à arpenter, sur un coteau à pic.

Que faire ?

Marcher, regarder, cueillir peut-être parfois, penser depuis ce que l'on découvre, croisé à ce qui occupe notre esprit. C'est touffu, dense, multidirectionnel... la tête prend le dessus... je ralentis. Je m'assois. Je regarde. Je décris.

Un tapis de feuilles humides pour assise. Des trèfles, des orties, du lierre, et des tout jeunes arbres y plongent leur racines. Une roche, tapissée de lichen, juste à mes pieds. La lumière de midi filtre jusqu'au sol, ondulée par l'ombre mouvante des étages de végétation. De part et d'autre de mon emplacement, s'élèvent des hêtres, essentiellement. Quelques sapins, deux frêles frênes qui accrochent la lumière. Plus proche de la terre épaisse, plusieurs petits arbustes. Le ruisseau est tout proche. Une petite berge ensablée, des cailloux et quelques roches plus grosses. L'eau y trouve son itinéraire de petites cascades. Un oiseau piaille, d'un petit chant aigu, sans discontinuer. Je ne le vois pas. Des mouches et moustiques bourdonnent à mes oreilles. Il n'y a pas de sentier qui mène ici. Ce n'est plus une forêt de promenade dès lors que l'on quitte les abords de la chapelle de la trinité, les chances sont minces de croiser des humains. Je ne vois pas d'autres mammifères non plus. Je ne rencontre pour l'instant que des insectes, quelques tout petits poissons furtifs, à moins que ce ne soient des écrevisses, des oiseaux, que j'entends plus que je ne vois et de gros spécimens de limaces. Sinon le vivant est végétal et minéral.

Le règne végétal m'intéresse tout particulièrement. Ses formes, ses imbroglios de détails, de croisements, d'états, de subtilités, de ramifications. Ses modes de présences, ses manières discrètes ou majestueuses, silencieuses toujours, d'être vivant me touchent profondément. Les plantes ouvrent à un rapport au monde bouleversé, elles apprennent à se tenir là, dans une patiente fixité. Connectées pourtant à toutes les directions, bien au-delà de leur propre enveloppe, par les airs, les sous-sols, la médiation d'autres corps. Les arbres, plantes tentaculaires, règnent sur une communauté vivante, aux formes d'intelligences incorporées, qui si on y prête l'oreille, pourraient bien devenir de réjouissantes perspectives de transformation pour l'homme et ses propres relations au monde.

* En forêt. Je fais du hors piste, une marche à vue d'œil, perpendiculairement au versant. Des ambiances très différentes se succèdent, le couvert doux de la forêt ancienne où les feuillus dominant laisse progressivement place à l'atmosphère austère des plantations, à l'abandon, de douglas. La sensation est plus chaotique, des amoncellements de branches s'empilent en tout sens. Les arbres sont serrés, les troncs s'érigent, hérissés d'une multitude de petites branches glabres, pointues, qui rayonnent horizontalement. La diversité y est étouffée. Quelques hêtres parviennent à percer. L'ambiance est inhospitalière, même les moustiques achèvent le verdict, en m'assaillant par dizaines. Je me lève et je pars.

Je suis sortie du bois de douglas et j'ai traversé une portion de forêt de sapin très serrés, de petites tailles. Les troncs sont plus clairs, tachetés. Bien que très sombre et emmêlée, la traversée est plaisante, quelque chose me semble amusant. Peut-être tous ces petits sapins qui se font la course vers le ciel. Mes mains, chargées de l'odeur pleine de souvenirs de leurs branches, participent sans doute à ce changement d'humeur.

Je me suis arrêtée là où la forêt retrouve de l'espace. De grands sapins cohabitent avec les hêtres. L'ambiance des forêts influence considérablement les histoires qu'on s'y raconte et les sensations éprouvées. Je lis plaidoyer pour l'arbre de Francis Hallé. À la fin de son livre il parle de notre héritage arboricole. La façon dont notre corps, d'ancien primate à été façonné par l'arbre. Nous y avons vécu longtemps, ils ont été nos abris, nos moyens de locomotions, lieux de jeux, d'ébats, de chasses et cueillettes, nous y puisons, à force de suspensions et d'équilibres, l'origine de notre verticalité et de notre bipédie. Même la taille de notre cerveau, qui a dû appréhender les déplacements dans trois dimensions, s'en trouve augmenté. Peut-être est-ce donc la mémoire de ce passé qui associe des sensations de bien être aux forêts mixtes, riches en solides ramifications horizontales et engendrant un écosystème foisonnant et nourricier. S'imaginer devoir survivre dans une plantation de douglas et bien moins réjouissante.

Est-ce qu'on peut se faire contaminer par la forêt ? Penser autrement, sur des modes nouveaux ? N'entrer ni par la science, ni par la fable, le symbole ou la vision anthropomorphique... trouver des sinuosités, qui entrave notre pensée linéaire, par projet.

* En forêt. Je continue le hors piste à flanc de versant. Je pense être au-dessus de l'ancien moulin. Les jours passent, mon rythme de marche ralenti. J'évolue tout doucement, je m'arrête pour regarder, écouter, toucher, je me retire ailleurs, absente, je ne fais rien. Le temps s'allonge, échappe à toute horloge.

J'erre en forêt. Lentement.

Les premières feuilles roussies commencent à tomber. Ce sont des feuilles de hêtre.

Ici les peurs irrationnelles de la forêt n'ont pas cours. Étonnamment, pour moi. Peut-être parce que les hommes ne s'y promènent pas.

La marche se fait dans des compagnies innombrables, polymorphes, silencieuses. Elles aussi vaquent, occupées à leur être là. Elles sont, sans doute, bien indifférentes à cette présence humaine, sauf peut-être si mon gros pied leur marche dessus.

La forêt sans sentiment de prédation, ni dans un sens, ni dans l'autre... c'est donc possible d'être disponible.

Je déambule, crissant l'épais tapis de feuilles sous mes deux pattes, l'esprit s'absente dans la lumière devenue multiple, profonde en couche d'horizon, couleurs, clarté, ombres. Il est happé, confisqué par des temps du souvenir, des odeurs d'humus, des champignons qui s'annoncent, des

branches de sapin à pleine main. Il revient, passe d'une idée à l'autre, saute de branche en branche sans dessiner la moindre piste à suivre.

Je laisse faire. Je m'enfonce dans ce hors temps, hors champ qu'offre la forêt.

* En forêt, au bord du ruisseau sous un hêtre immense, recouvert de mousse. Appuyé contre son flanc, enserré entre ces branches un autre grand hêtre se tient là, ébranché, étêté, mort, semblant reposer sans crainte.

L'image est double. Patiemment le vivant a-t-il puisé dans la force de son maintien pour soutenir le jumeau ?

Ou, la fuite rendue impossible, il a redoublé de vigueur engendrant une asphyxie lente ?

J'ai lu que les hêtres, concurrents infatigables des autres espèces pour s'établir en bande, sont capables, envers leurs congénères d'une coopération à toute épreuve.

C'est le milieu d'après-midi, j'ai attendu que la pluie cesse pour partir. La lumière est étrange. Le soleil est haut, dans un ciel encore humide, il filtre à travers les étages de la forêt, jusqu'à la béance qu'ouvre le ruisseau. Tout y est en camaïeu lumineux et mouillé de verts. La terre, les troncs, les pierres, les branches sont recouvertes d'une épaisse couche de lichen. Le reste est eau, feuilles, fougères et ronces. Une vibration de lumière jaune enveloppe tout. Je m'y arrête pour participer.

Il a plu pendant deux jours. La forêt est lourde, très lourde. C'est palpable. L'ascension vers le ciel semble contrarié. La pesanteur, l'enracinement. Les troncs percent un peu plus loin sous le sol épais. La terre gorgée, pleine. Une cohorte de petits champignons apparaît, délicates offrandes à l'air humide.

* En forêt. J'ai élargi mon périmètre d'exploration. Par la route et les chemins forestiers, j'ai atteint l'église de Montclar. Je longe maintenant le flanc Est jusqu'à redescendre à la chapelle de la Trinité. Le sentier du jour relie des lieux de culte. Dans ce territoire la force des éléments et le grandiose rustre des paysages convoquent des survivances de croyances et de rituels païens.

Depuis le surplomb de la crevasse où je suis assise, un chêne majestueux et tortueux se déploie sur une avancée rocheuse. En ronde, autour, de petits sapins et de beaux hêtres. Des feuilles roussies, plongent depuis les cimes.

Le ruisseau, en contrebas, le chant des tourterelles et autres mélodies joyeuses des oiseaux voisins. L'ensemble crée un accord.

Un saisissement, la vue se fait touché, les sens fondent. Monte une ardente sympathie face au vivant qui s'incarne, joie d'en être, d'appartenir à un monde chargé de matières, de flux, de mélanges. Un monde en vie, sensible au froid, au soleil, à la pluie, aux saisons.

Sourd, de cet instant suspendu, une sève née dans l'invisible, le spirituel s'invite.

Nous sommes là mêlés, avec, dedans, entre.

Pris dans le tissu animé du monde, manifestement constitué par lui.

* En lisière de forêt. Ma promenade du matin a été guidée par la cueillette de mûres. En bord de route elles sont abondantes, grosses et juteuses. Ici, un peu à découvert, elles bénéficient de

l'association du soleil et des bois, chaleur descendante, fraîcheur rampante. Dans les champs elles sont déjà grillées.

Est-ce d'être hors de la forêt qui conduit mes pensées à s'échapper en amont du projet qui m'a mené ici ?

Je marche l'esprit occupé par ce qui est en germe actuellement dans ma pratique et les déplacements qui s'opèrent. Je sais depuis longtemps maintenant que si la recherche artistique prend cette place considérable dans ma vie c'est parce qu'elle me permet d'expérimenter une manière singulière de me tenir dans la compagnie de ce qui m'entoure. Les interrogations y sont vivantes, les mystères des chemins, et les choses du monde animées. J'emprunte des sentiers sans protocoles préalables, je déambule, je m'immerge dans la matière, la sensation et le geste. J'opte, ce faisant, pour une forme très sensorielle de l'expérience, par laquelle je parviens à frayer des chemins qui bâtissent en moi de la connaissance. Cela ne s'ancre pas tellement du côté du savoir, mais du côté du corps vivant ; des extensions possibles du sentir semblent y prennent racines. La recherche artistique me permet souvent de raccourcir les distances, de me sentir reliée. Les matières que je travaille, issues des milieux dit naturels, sont mes guides. C'est en suivant leurs indications, leurs structures et leurs histoires contenues que je déploie des itinéraires qui m'amènent à faire des rencontres, à remonter des mémoires, à m'affilier à des pratiques et des savoirs faire.

Malgré l'assiduité attentive que j'accorde à ce mode de recherches je butte souvent, émergée, tenue à la surface, comme séparée, dans un paysage qui semble parfois tenir du décor. Les attendus, les préoccupations et les emplois du temps sont autant d'embûches qui précipitent nos corps devenus volontaires et affairés sur des sentiers trop humanisés. Peu attentifs alors, aux autres formes vivantes, et à leurs invitations à la rencontre, à faire, à être et à penser autrement, nous ne voyons plus grand-chose du monde.

Alors il nous faut nous arrêter, rebrousser chemin bien loin en arrière à la recherche des sentiers transversaux dont nous connaissons intimement l'existence pour les avoirs longuement arpentés, nous autres, animaux. Chercher les traces, les pistes, se demander ce que l'on y retrouve, patiemment renouer d'amitié avec le vivant, reconnaître cette plante, cet arbre, alliés de longue date. Notre corps est un tissu poreux, lieu d'échanges et de réceptions, réservoirs de vécus et d'ancestralités. Se savoir vivre en permanence dans une compagnie plurielle d'êtres vivants permet d'enrichir les perspectives, de multiplier les points de vue, de complexifier les échanges et les réponses.

Je porte ces besoins dernièrement, ceux de raccourcir les distances, liquider les séparations. J'ai envie d'en être, de sentir les influences et les dépendances. Composer avec ce que l'on ne voit pas, ce qu'il a derrière les troncs, sous la surface de l'eau, se savoir lié à la décomposition des feuilles, aux relations entre espèces, au bruit du vent et aux histoires que l'on se raconte.

Vaste programme.

Je crois que je vais retourner me perdre un peu en forêt.

* En forêt. Pas très loin des ruines du moulin, proche du ruisseau.

Il n'y a pas vraiment de chemins continus dans cette forêt. Les sentiers d'exploitations, souvent à l'abandon, s'interrompent ou se perdent dans des amas de branches. Quelques passages pour les motos, que je n'ai pas encore entendu, semblent s'évanouir près du ruisseau. Souvent je suis de légers layons.

Par qui ont-ils été empruntés ? Chasseurs, cueilleurs, sangliers, blaireaux ou est-ce le passage de l'eau qui rigole, ou des particularités de la roche qui induisent une implantation des arbres plus ouverte et linéaire ?

Quelques sentiers que je suive, je le perds, me détourne pour le touché d'une écorce ou l'élévation d'une roche, continue à l'estime, dévie, m'arrête. J'expérimente une sorte de dérive, proche de celles proposées par les situationnistes. Les cartes servent peu, la lumière, le bruit du ruisseau, l'humeur aussi ainsi que les essences des arbres guident les pas et dessinent un itinéraire qui m'en apprend chaque un peu plus, un peu autrement de la composition et de la topologie des lieux. Marcher ainsi aiguise les sens et éveille l'attention.

Depuis quelques jours je lis un ouvrage où il est question de Maurice Merleau Ponty et de la phénoménologie. Les passages lus portent sur la perception du monde sensible. Il y est question de notre entière participation dans l'acte de percevoir. Celui-ci engage l'être dans une interaction, un dialogue. Le monde est animé, nous en sommes, la perception est une rencontre, la chose perçue participe de moi et je participe d'elle. Nous y expérimentons l'indivision entre le senti et le sentant. Le peu que je connais de la pensée de Merleau Ponty me semble très opérant pour penser cette imbrication du corps et du monde. La perception y est source première de connaissance, elle bâtit en nous, tissé à notre chair, un lien d'intimité puissant et vivant avec le réel. C'est une invitation à faire confiance à nos sens, à l'expérience qu'ils nous livrent du monde, y revenir, départis de nos représentations à priori. De là seulement peuvent prendre racine d'autres formes de savoir sur le monde.

Je vais continuer de lire et tenter de comprendre, mais surtout, pour l'heure, chercher dans la rencontre, le corps engagé, offrant la surface de tout ses tissus perceptifs.

* En forêt, sur les ruines de l'ancien moulin. Les sous-bois se reforment ici, des ronces, des orties, des noisetiers, de petits chênes et un sureau poussent dans le bâtiment effondré. Les murs de pierres sont tapissés de mousses, les fougères prennent racines dans le mortier. Il n'y a plus d'humain à vivre sur ces lieux, la vie continue sous une autre forme, plus collective et, à nos yeux, plus anarchique. Il y a eu pourtant un effort considérable de domestication ici. Canalisation et rétention de l'eau, des murs épais pour tenir le froid éloigné, entretien de chemins, plantations d'arbres, défrichage des alentours du moulin pour guider la lumière. Longtemps des hommes et des femmes ont dû vivre et travailler là, peut-être en famille, au contact constant de cette forêt dense qu'il fallait sans doute tenir un peu à distance. Dès que l'humain cesse d'habiter un lieu et d'y établir son règne, les autres vivants reprennent possession de leur territoire et ses efforts d'ordonnement sont rapidement balayés.

J'ai croisé plusieurs ruines lors de mes promenades ici.

Il y a quelques jours, me pensant hors piste, j'ai été surprise de découvrir, enchâssée dans un vieux mur, une voûte en pierre sèche abritant une résurgence d'eau. L'ouvrage, quoique très simple était d'une grande beauté. Cette rencontre inattendue a eu pour effet de me transposer instantanément dans un autre rapport au temps et au lieu. Je me suis agenouillée pour tremper mes doigts dans cette eau devenue alors probablement magique, pour apparaître ainsi et être abritée de si charmante manière. Une petite demande, suivi d'un remerciement au génie du lieu. Absorbée par cette rencontre je continue mon chemin. Quelques dizaines de mètres plus tard, apparaissent les ruines d'un ancien château. La source renvoyée derechef à sa fonction plus prosaïque de nécessaire alimentation en eau pour la vie ici. Il y en a eu donc de la vie humaine dans cette forêt, de l'habitat, du travail, de l'agriculture. Une vie enchâssée dans ces lieux, sans doute bâtie sur une connaissance approfondie des autres vivants, qu'il soit animal ou végétal, un savoir précis pour capter et domestiquer les ressources nécessaires, une vie faite d'alliance et de lutte. L'indifférence alors pour ce qui nous entoure ne devait pas être de mise, les savoirs vernaculaires se transmettaient et la vie quotidienne était faite de gestes répétés, d'engagement du corps, de relations étroites entre espèces et de croyances locales. Dans quelques années nous serons peut-être nombreux à vouloir retourner vivre en forêt. Quel héritage nous restera-t-il de cette époque pourtant très proche de nous, où l'homme connaissait ses voisins non humains, où des alliances semblaient exister, et les remerciements adressés aux invisibles des lieux et des êtres maintenaient une forme de considération pour l'équilibre des choses ? Il nous faudra, sans doute, beaucoup réapprendre.

* En forêt, au-dessus de chez Cécile et Franck. Aujourd'hui j'ai parcouru une grande distance. Une boucle, descente avant le lieu-dit la peluche jusqu'à l'ancien moulin, remontée par le versant opposé en suivant les chemins cartographiés jusqu'à Montclar, puis retour par les sentiers balisés. Je ne recommencerai pas. Le nez sur la carte, le corps qui déroule ses pas, sur des chemins largement tracés. Je n'ai pas envie de randonnée. Pas maintenant. Ce n'est pas du tout la même chose qui se passe quand j'entre en forêt sans itinéraire fixe, sans kilomètres à relier. Voilà 15 jours maintenant que je passe entre 3 et 6h par jour en forêt. Je ne piste pas, je ne cueille rien, je ne dessine pas, je n'herborise pas, j'écris un peu certes, mais sans projet, rien de très construit. Simplement j'entre en forêt. La seule analogie que je peux établir dans cette pratique et celle de la promenade errante de l'enfant. Je pense souvent à Paul, mon fils qui lentement flâne, regarde, touche, s'arrête, contemple la trajectoire d'une fourmi et repart. Il est au contact, attentif, sans précipitation. Il construit son rapport à l'agencement du monde, aux êtres qui l'habitent, aux ambiances qui le métamorphosent. Dans ses déambulations il ne semble plus vraiment habiter le domaine des hommes, il avance sans volonté apparente, absorbé ailleurs, à la frontière des mondes. Mes errances en forêt ont un goût d'enfance. Je choisis cela précieusement et je ne m'affaire surtout pas à hâter ce qui viendra ensuite, peut-être, enclencher le travail plastique. Ce serait un piège trop bien rodé de faire, pour faire, ce que l'on sait faire. Les injonctions à produire sont puissantes, les nôtres au premier rang, il faut y résister, considérer cela comme une marche à suivre pour ces trois semaines de résidence.

Une phrase que j'attribue, peut-être à tort, au philosophe Nietzsche m'accompagne depuis longtemps « le temps clandestin c'est la joie de revivre à soi », aujourd'hui je dirai « c'est la joie de revivre au monde ».

* En forêt. Je suis descendue plus en aval que les autres fois, suivant une pente raide à travers les douglas qui s'ensauvage progressivement jusqu'à composer la forêt ancienne. Je débouche sur le ruisseau, le fond de la vallée est ici plus ouvert et plus plat, les bords de l'eau, hospitaliers. Je croise une toute petite grenouille. C'est le quatrième animal seulement que je rencontre dans ces bois, mis à part les insectes, les gastéropodes et les oiseaux. J'ai effrayé un chevreuil sur un chemin, fais fuir une souris dans un roncier, observée à la dérobée un écureuil et maintenant discuté un moment avec cette petite grenouille peu farouche. Ah ! j'ai aussi assisté à la promenade clandestine le long du ruisseau des deux gros chiens de Cécile et Franck qui s'étaient octroyés des libertés. Chaque fois que je croise un animal je suis captivée et heureuse de cette rencontre. Mais pour l'instant ce n'est pas un but recherché. Je croise des indices de temps en temps, des crottes, des empreintes, des sentes, des restes de repas sous forme de tas de plumes ou de coquilles vides. Mais je ne sais pas en déduire grand-chose, je suis loin d'identifier avec précision les animaux qui ont pu passer par là. Sans doute j'y viendrai par la suite.

Pour l'instant je suis assise au bord de l'eau, face à moi un long muret de pierres sèches se déroule parallèlement au ruisseau. Encore un vestige. À quoi servait-il ? Il ne soutient aucune terrasse et ne semble pas jouxter de construction. Peut-être est-ce un muret d'enclos, pour contenir des bêtes ou délimiter une propriété ? Je suis sans conteste aussi mauvaise interprète du paysage que des traces animales.

Dans l'enclos, la forêt a repris le dessus, des frênes, plus nombreux que d'habitude, quelques sapins et grands épicéas et bien-sûr, en maîtres des lieux, des hêtres. Depuis quand est-ce à l'abandon ? Les arbres semblent aussi grands que sur la pente où je me trouve. Pour chercher la lumière dans ce fond de vallée ils doivent s'allonger très vite, grandes giges s'ouvrant vers le ciel. J'observe la recomposition à l'œuvre de la forêt, sans intervention humaine. Un écosystème riche, complexe, interconnecté et autosuffisant. Même sans un œil érudit on perçoit que la terre est vivante, épaisse et molle, en évolution permanente, nourrie par la matière organique qui se décompose, aérée par l'activité d'innombrables organismes. Ce terreau, offre gîte et couvert aux graines. Fougères, lierre, arbustes y plongent leurs racines et stabilisent peu à peu le sol. Les arbres trouvent là le réservoir pour leur puissante ascension vers le ciel. Ils offrent au passage l'appui de leur écorce aux lianes, lierres et autres plantes compagnes ou parasites, elles y agrippent leur verticalité. Les lichens enveloppent le sol et les tiges qu'ils épousent d'un manteau humide. Sous cette surface profonde et nourricière le mycélium développe le tissage complexe d'un réseau foisonnant, tissus de solidarité et d'informations. Offerts aux regards en temps voulu, les champignons pointent vers le ciel l'originalité de leurs appareils reproducteurs. Les fruits, graines, fleurs et spores tombent, voyagent dans les ventres animaux, ou au bout des trompes, les vies se multiplient, d'autres asphyxiées étouffent, ça grouille, en cycles fermés, ouverts où tout s'alimente et personne ne semble ni perdre, ni gagner. Cet équilibre se fait sans nous. Lors d'un déplacement en voiture avec Franck hier, passant près des grandes plantations sapinières qui s'étendent jusqu'à la Chaise Dieu, il m'a dit que planter des arbres ne suffisait pas à faire une forêt. Assise là où je suis, je mesure le bien fondé de cette réflexion.

Quelle surface de forêt ancienne existe-t-il encore en France ?

Alors que l'Auvergne est encore une région préservée, les plantations semblent largement dominer.

Pour piètre consolation, à défaut de forêt véritable, il reste tout de même des arbres.

* En forêt. Je suis accompagné cette fois. Ourouk, la chienne de la maison me tient compagnie. Ça me plaît d'avoir cette présence animale à mes côtés. Ourouk est attentive à d'autres choses et détecte des informations qui me sont insaisissables ou illisibles. Elle a commencé la balade en s'attaquant à un arbre dont une partie du tronc était creuse. Avec acharnement elle rognait le bois et cassait les branches à coup de dents. Elle y mettait une telle agitation qu'il ne pouvait pas s'agir simplement de l'entretien de sa mâchoire. Elle s'est mise à aboyer frénétiquement autour du tronc, avec des mouvements d'avant en arrière. J'ai pensé qu'un animal devait être tapi dans l'anfractuosité de l'arbre, invisible à nos yeux, présent à ses narines. Le bois solide, offrait un abri imprenable. Ourouk a subitement arrêté sa traque, et a poursuivi son chemin.

La voie est libre !

Plus tard, au bord du ruisseau où je me suis arrêté, elle m'a offert un joyeux ballet à la chorégraphie chaotique. Son lourd corps, roulant, grattant, sautant d'un bord et de l'autre. À l'arrêt, la truffe guettant l'air, petits mouvements d'oreilles. Elle repart, d'un bond, fait volte face. Se plante devant moi, me regarde, puis fouille le sol fébrilement. Se couche. Des mouvements sans logique apparente pour mon corps d'humain, répétés, parfois compulsifs, d'autres attentifs, tendus vers. Je suis impressionnée.

Même si les chances sont grandes qu'elle fasse fuir les animaux sur son passage, je vais être contente de cheminer un peu avec elle. De toute façon mes sens ne sont pas bien aiguisés pour percevoir ce qui se tapit, et les bêtes restent imperceptibles.

* En forêt. Avec Ourouk. Nous avons tenté une descente au ruisseau encore plus en aval. Le fond de la vallée est assez impraticable sur ce tronçon. Cette zone a été déforestée pour des pâtures maintenant laissées à l'abandon. C'est un enchevêtrement de ronces, de fougères, noisetiers et autres arbustes. Première étape de repousse spontanée, entre l'espace domestiqué de la prairie et l'équilibre d'une forêt ancienne. Les ronces règnent sur cette ambiance chaotique. Les oiseaux, mulots, hérissons et autres petits animaux doivent y trouver un environnement très à leur goût. Les grosses mûres juteuses que je rencontre me permettent de partager un peu leur point de vue. Dans mes promenades j'ai loisir de revisiter ce que j'apprends sur les arbres et la forêt ces temps-ci à force de lecture et de conférence. Francis Hallé, Ernst Zurcher notamment, réfléchissent à la question de « l'intelligence » des arbres et de leurs modes de communication. C'est troublant de pénétrer dans les spécificités si méconnues de ces ancestrales formes de vies. L'appréhension des fonctions du vivant y sont élargies, nous mesurons alors les limites perceptives de notre corps, conditionnant bien souvent nos possibilités de penser le monde et les autres.

Francis Hallé écrit que l'arbre a seulement trois organes : racine, tronc, feuille, là où nous en avons une centaine. Ils développent cependant une grande multiplicité de fonctions. Sans cœur ils font

circuler leurs fluides, sans nez ils perçoivent des odeurs, sans yeux ils voient la lumière, sans squelette ils se tiennent debout, sans bouche et sans anus ils digèrent et fabriquent des excréments, sans oreilles certains réceptionnent des ondes sonores. Sans cerveau (du moins pas encore localisé) les plantes sentent, traitent des informations, adaptent leur comportement en fonction et transmettent des messages à leurs congénères ou à d'autres espèces. Elles développent un sens social, favorisant leur espèce, voir leur propre famille. Les plantes peuvent peut-être nous indiquer des marches à suivre pour nouer avec le monde des liens de perceptions et d'interactions qui puisent leur source ailleurs que dans la seule fonctionnalité de nos organes. Peut-être gardons-nous certaines possibilités d'un vieil héritage commun ?

La recherche scientifique valide aujourd'hui toutes ces connaissances, après de long protocoles d'expérimentations et d'observations. Pourtant nombre de pratiques populaires, d'histoires et de croyances à travers le monde s'appuient sur de tels savoirs. Est-ce par l'unique observation que les hommes et femmes ont développé ces connaissances fines ? Certaines relèves cependant de processus invisibles.

Est-ce alors, qu'une vie plus intimement liée aux vivants de toutes sortes, développe chez nous, une intuition plus grande, des possibilités de sentir subtiles, issues non pas d'un corps spécifiquement humain, mais de notre appartenance commune au monde organique ?

Dans le doute, peut-être devrions-nous porter plus de crédit à ce qui dépasse notre entendement, et laisser ouvertes nos surfaces d'échanges ? Il est possible qu'elles couvrent une étendue bien plus vaste que ce que nous pensons, et qu'elles soient réceptives à des fluctuations peu mesurables.

* En forêt. Je suis en visite touristique aujourd'hui. J'ai quitté la vallée de Grahay pour la journée afin de prendre de l'altitude. Cécile et Franck m'ont indiqué un village avec un large panorama sur la plaine et les collines environnantes. Franck travaille depuis 30 ans à l'écriture dessinée d'une fiction, où la planète terre, après une montée de 1000 mètres des eaux et devenue la planète mer. Le point de départ des carnets se situe en Auvergne, devenue un archipel où la forêt et la mer cohabitent intimement. J'ai voulu monter au-dessus de 1000 mètres pour me figurer cet englobissement du paysage, l'océan arbres, devenu océan liquide. Je trace un itinéraire partant de la forêt jusqu'au Mont Pérou, culminant à 1075 m. J'écris depuis une plantation de douglas et épicéa à la sortie du village. Je me suis arrêtée ici, car il me semble régner un accord, entre les habitants de cette parcelle exploitée, peu habituel par rapport aux plantations que j'ai croisé jusqu'alors. Les arbres paraissent respirer, ils ont la place pour s'étendre et rayonner, la terre habituellement stressée sous les résineux, semble vivante et aérée. Les lichens côtoient le millepertuis, la reine des prés, quelques ronces, des herbes et des fougères. La cohabitation ne semble pas être une lutte d'asphyxie.

Souvent, plantées trop serrées, les parcelles de douglas ont triste mine, elles paraissent des armées gauches, de soldats désorganisés, juchés sur de longues jambes frêles. Ceux-ci, ivres et grinçants dans le vent, semblent prêts à chavirer à la moindre bourrasque. Ici rien de tel, les arbres sont

dressés, forts dans leurs appuis, à l'affût. Les myriades d'yeux et les fines antennes qui parcellent leur écorce semblent avertir jusqu'à la cime ouverte sur le ciel et le paysage, ces fières sentinelles.

L'organisation en ligne, qui ici aussi est de rigueur, nourrie l'analogie martiale. La main de l'homme, même si en ce lieu elle semble tenir compte des besoins du végétal, a imprimé le paysage de sa propre logique. Notre regard y perçoit des références familières.

Mais l'arbre, de toute façon, échappe peu à la tendance qu'a l'homme de regarder ce qui l'entoure sous l'angle anthropomorphe. Spontanément on gomme l'altérité de ce qui nous entoure pour le renvoyer à un fonctionnement humanisé. C'est sans doute une manière de domestiquer ce qui nous est étranger et mystérieux, de tenter une familiarisation mais probablement aussi de passer à côté de la rencontre.

Vue depuis le Mont Perou sur l'ouest élargi. La plaine surtout, qui se prolonge vers les massifs du Puy de dôme et du Cantal, l'air est épais, un peu trouble, mais l'on voit loin. L'étendue des forêts est plutôt derrière moi, cachée derrière un bosquet. Sur la campagne qui se déploie, les délimitations sont franches entre le règne des arbres et le territoire des hommes et de ses animaux d'élevage. Dès que les plaines s'ouvrent, la terre se pèle. Sous le haut soleil de midi cela se traduit en aplats clairs-obscur. Si la mer montait de 1000 mètres, il ne resterait plus grand-chose de l'homme et de son agriculture.

* En forêt. Je m'installe sur un arbre siège en surplomb du ruisseau. Un tronc horizontal corrige abruptement son tracé pour rejoindre le ciel. Mes fesses et mon dos y trouvent une invite confortable. Ourouk a choisi de s'allonger dans les feuilles. Aujourd'hui les écorces attirent mon attention davantage que les autres jours. Peu à peu je reconnais les essences principales à leurs grains. Au bord du ruisseau il y a des arbres que je n'avais pas encore remarqués. Leurs écorces craquelées ressemblent à celles du chêne, quoiqu'un peu plus claires. Chaque jour, je suis passée distraitement devant. L'œil un peu plus affûté, je m'y arrête aujourd'hui et relève mon inattention. Je cueille quel qu'un des feuilles en forme de cœur pour chercher dans les livres à mon retour. En forêt on se promène dans un paysage d'écorces, elles sont à hauteur d'yeux et structure la vision. Des strates, à la matérialité puissante, tantôt terre labourée, os poli, peaux de poisson ou roche métamorphique. Le vivant devenu mort, protégeant le vivant. Chaque portion est un paysage, une étrange cartographie. Les botanistes, sans doute, savent y lire bien des informations sur la vie des arbres, leur âge, leur santé. Les simples promeneurs peuvent pratiquer une autre sorte de chiromancie, plus graphique et aléatoire, sillons, matière pure, rêverie, couleurs, cicatrices et boursouflures. Pourquoi y a-t-il tant de différences pour une même fonction ? Les chemins que prends le vivant pour s'incarner dans la matière sont foisonnants et l'inventivité est grande. Y prend souche la poésie, friande de correspondances et de trajectoires libres.

J'ai continué mon chemin et me suis arrêtée près des ruines du château. Je suis à flanc de versant, au-dessus de la Chapelle de la Trinité. Entre les arbres s'ouvre, dans le sens du vallon, un point de vue très dégagé sur la vallée que j'arpeute depuis trois semaines. C'est émouvant de se retrouver au-dessus et pourtant encore dedans. La canopée est magnifique, verts profonds des résineux, verts contrastés des feuillus, en marche vers l'automne. Des lichens clairs, presque bleus, s'agrippent aux extrémités des branches. La forêt est dense, profonde ; trouées noires au corps. La vision se déplace, l'expérience mute, sortir du ventre gigantesque d'une créature vivante, ramifiée au sous-sol de la terre. La canopée, écorce des cimes, mouvante, ravinée, taches éclatées, mer écaillée, surface profonde d'une liaison complexe et fertile entre le ciel et la terre.

* En forêt. Un fauteuil de mousse dans un rayon de lumière. Nous partageons, avec les arbres, l'attraction pour la lumière. Je remonte de la vallée à l'heure où habituellement j'entame ma visite à la forêt. La lumière directe n'a pas encore atteint le ruisseau. Je suis partie à l'aube ce matin, je voulais être en forêt avant le jour... peut-être aurais-je la chance d'y apercevoir des animaux ? Et bien, non, pas plus que les jours précédents.

Je profite tout de même d'un joyeux concert d'oiseaux qui semble conduire la procession de la lumière à travers le feuillage épais. Une sorte de célébration du jour qui commence. À défaut de mammifères, j'ai fait la rencontre de plusieurs espèces d'arbres auxquels je n'avais jusqu'alors pas prêté attention. Hier de retour de ma visite j'ai identifié l'arbre dont j'avais récolté les feuilles au près du ruisseau, c'est un aulne glutineux. Me figurant que j'avais sans doute sous estimé le nombre d'essences d'arbres présent dans cette forêt, j'ai emporté un livre de reconnaissance. En plus des colonies de hêtres, vedettes de ces bois, des chênes, sapins, noisetiers, douglas, épicéas (je commence tout juste à savoir distinguer ces trois résineux), de quelques frênes, j'ai fait la connaissance de 6 autres espèces d'arbres. Un tilleul à petites feuilles, que j'ai eu du mal à identifier, pensant d'abord être devant un aulne de corse, un camérisier à balai, petit arbuste peu touffu, au bois creux et aux fruits toxiques, rencontrés dans la pente. Au bord du ruisseau, se dressent les grands aulnes glutineux, reconnus hier, arbres liés à l'eau, sujet de nombreuses légendes qui tissent autour d'eux un aura de mystère. Des ormes aussi vivent là, ormes champêtres et ormes des montagnes, à l'abri de l'épidémie qui a décimé nombres de leur congénère en Europe.

Des bouleaux, quelques saules, de rares houx, des pins sylvestres, des aubépines, et quelques beaux spécimens de châtaigniers, parsèment la forêt et les bords de chemin.

Je me sens franchement cavalière d'avoir mis tant de temps à daigner porter plus d'attention à mes hôtes, et suis un peu confuse de ne relever que maintenant l'existence des plus discrets et d'apprendre tout juste à les nommer.

C'est ma dernière promenade ici avant de regagner la Bretagne. Je reviens trois semaines en février.

D'ici là, la forêt aura connu la métamorphose spectaculaire de l'automne, dont on sent déjà poindre les grandes manœuvres. Les champignons arrivent, de jours en jours j'en repère de nouveaux. Ça s'éveille sous la terre. Ces curieuses créatures, mi plante-mi bête, commencent leur peuplement. Un autre règne arrive, profondément mystérieux, porteurs de légendes et de rites. Fascinants êtres hybrides tentaculaires, habitants de la terre et de l'air. Je ne suis pas prête à me plonger dans leurs mystères. Ce sont les plantes d'abord qu'il me faut rencontrer.

Ces trois dernières semaines signent pour moi une entrée en forêt, bien différentes des précédentes. Je ne veux pas m'extraire maintenant.

Autrement, je vais chercher des prolongements.